

Le pardon de l'histoire

Lecture de trois pièces d'Örkény

Aux silhouettes sans épaisseur, protagonistes de piètres drames domestiques qui hantent ses pièces dans l'espoir délétère d'une inscription au monde, Örkény offre le pardon de l'Histoire.

Perdus dans l'océan des tourmentes et la mer de la médiocrité, de vieilles amoureuses, Folles de Budapest qui n'ont pas éprouvé le passage du temps, des "chipies" broyées par le Chemin de Fer, des mères abusives, amantes, ogresses qui gavent de côtelettes leurs vieux amants et tricotent sans répit paletots et chaussettes, des filles incapables d'amour filial, des femmes séparées de leur destin de mères, des hommes que broient les systèmes : Figures de cauchemars, qu'un romantisme, en vain, nommerait perdants, retrouvent ô vertu cathartique-une place dans l'Humanité. L'Histoire s'est jetée sur eux, Parque qui omet de dire son nom avant de frapper, et les voici qui surgissent du néant, de l'enfer de la vie quotidienne, effrayés, hagards, grotesques, balbutiants, incohérents à seule fin de souder en une chaîne unique leur destin à celui des grands protagonistes du Théâtre aboli. Melpomène, Thalie, Mnémosyne et Clio étaient soeurs. Les dramaturges dignes de ce nom ne l'ont point oublié. Le Théâtre, étrange entreprise, marque toujours le marasme, la confusion, la ligne frontalière, qui accompagne le passage d'un état de civilisation à une réalité nouvelle. Shakespeare et Corneille ont dit la fin des Chevaliers, l'orientation nouvelle des royautés, le chaos des après-guerres civiles, Örkény narre la fin d'un monde, l'après 40... Mais aujourd'hui ce n'est pas des proches du pouvoir qu'il convient de faire état mais des masses. Génocides, insurrections populaires, dictatures, le vingtième siècle est l'ère des Foules. Celles-ci, malgré l'instruction pour tous, le suffrage universel et le droit, victimes civiles de mourir en soldats inconnus, sont demeurées insensibles à la leçon de Clio. C'est que la vitesse, dont on fait tant l'éloge, est mauvaise conseillère. Le cœur des Tôt en plein cœur de la guerre n'aspire qu'à la paix, à l'harmonie perdue de l'avant-guerre. Les Bokor ont servi un maître sans l'avoir reconnu pour père, les soeurs Orbán sont restées à Borsa...

Dans de telles conditions comment vivre ? Comment supporter les difficultés ?

Comment maîtriser son destin ? L'Histoire, sans crier gare est entrée par effraction dans la vie des "Tout-le-monde" et les a percutés de plein fouet sans qu'ils aient même le temps de se prémunir ou de choisir leur camp. Agrippés à des valeurs-refuges comme la possession d'une terre, le simulacre d'une structure familiale érodée, qui n'existent pas ou exigent des avoirs que la Situation dénie à tout mortel. Dans la tourmente de l'histoire, ces déracinés qui n'ont pas eu besoin

d'émigrer se sont, du jour au lendemain, réveillés exilés. Cette histoire c'est la nôtre, les valeurs de l'humanisme ancien flouées, bafouées depuis des siècles ont péri sous les coups redoutables de la modernité. Sujets d'Etats fascistes, gibiers de camps ou de potences, jouets du Capital ou petits propriétaires rencontrant l'utopie communautaire, nous avons perdu notre grandeur, vaincus par le nombre, le service inutile succédant à la servitude volontaire. Des nations se sont affirmées avec force et fureur. A la porte du vingtième siècle elles ont tambouriné, quand le siècle s'acheminait à grands pas vers un monde nouveau - le meilleur des mondes, il va sans dire - monde où les hommes perdraient leur statut ancien, en cela qu'aucune intelligence, aucun savoir, aucun héroïsme n'aurait prise sur lui. Le monde changeait de forme, la terre tournait toujours mais c'était une boussole affolée qui menait les passagers, du néant au pays de l'atome où se fragmente la mémoire, où l'on détourne les mots anciens jusqu'à la perte du sens, jusqu'au triomphe du Dieu Absurde, terrible successeur du Fatum antique. Atè restait son nom, mais l'erreur c'était l'homme. Sur ce fond de barbarie le théâtre d'Örkény diffuse une lumière particulièrement émouvante. Celle-ci, douce-amère tend, à défaut d'espoir, le masque à oxygène qui rend possible la survie en l'absence d'espérance. Ce subtil mélange, doux-amer est la propriété exclusive des humoristes : Valentin (le munichois), Kästner et Krauss (les autrichiens), Kishon (le hongrois) au cinéma ce fut Billy Wilder filmant Berlin après les bombardements et offrant par le rire, l'horreur, le message terrifié d'un Rossellini. Douce-amère, cette qualité qui consiste à mêler vitriol et tendresse, sympathie et critique pour tenter - effort ultime d'un cœur souffrant - non de rendre à leurs concitoyens leur âme recousue, mais de ne point mourir gangrené de fiel, les yeux remplis d'horreur, comme leurs tristes frères les pamphlétaires, dont ils ont le regard perçant que revisite la compassion. La tendresse d'Örkény ressemble à la "bonhomie" ou supposée telle que notre "bon vieux" La Fontaine : en un siècle exécrable, survivons afin de témoigner. Le temps des Cyrano est loin, la morale héroïque un ridicule, Fouquet, Lauzun retranchés du monde des vivants. Survivons si m'en croyez, la fin sera bien assez proche, mais n'oublions jamais combien un siècle est veule qui laisse, sans ciller les loups agir en loups, les lions régner en fauves, et baisse les yeux quand on met à mort l'âne. Tót, Orbán, Bokor, tous ont collaboré : ils ont été fascistes avec Horthy, ont salué l'allié de Mussolini, le petit Roi Victor Emmanuel, à moins que Tót n'ait vraiment montré son derrière au Roitelet, tous, ils ont oublié le numéris clausus et les déportations massives, puis ils ont été staliniens et aujourd'hui ils ont oublié si le père Orbán était héros ou ordure, traître ou camarade, de toutes les manières ils s'en foutent ; ce qu'ils veulent c'est un bout de jardin, le câble, le confort et que l'Histoire fasse silence et les laisse en paix. Comme le facteur des Tót ils veulent jeter au vent les missives qui rompent l'harmonie tranquille de l'égoïsme petit-bourgeois. Attention, les Tót, les Orbán, les Bokor sont européens Morel, Durand, Schmidt... Walenska... Garbini... Mémoire ne demeure que des privations personnelles arrachées de force par la nécessité, les morts ennuient, il faut leur imposer silence et vivre comme s'il n'était rien arrivé. Tout n'a été que songe, et le bel aujourd'hui a nom démocratie qui veut tout oublier. Que la vieille

Clio cesse de radoter, personne ne l'entend, qu'elle crève la charogne Mémoire... Et l'on cria haro sur Israël...

Ce qui lie des personnages aussi différents en apparence que les Tót, les Orbán, les Bokor est à chercher du côté du paradis perdu. Non pas le Paradis d'enfance, ou du côté de la jeunesse disparue mais de la nostalgie d'un temps, d'un rythme, de coutumes qui n'ont plus cours. Le génie d'Örkény tient à l'art de tramer le quotidien de ce plein d'Histoire que les hommes ont l'art de vider, pour nous faire dévorer en riant des pages et des pages de manuels d'Histoire, des pages et des pages d'études sociologiques, des registres poussiéreux où dorment des noms de personnes dont personne n'a cru bon de retenir ni la geste ni le nom.

Le paradis perdu

Bien sûr il est question ici de la famille, du village, du culte des morts et par suite de l'Etat. Mais là où Örkény rejoint le bataillon des grands, c'est que sans en avoir l'air d'y toucher il revient à la genèse : le premier homme, la première femme, c'est de l'espèce qu'il s'agit ici. Ce qui enfante l'Absurde, le burlesque, ce qui fait grimacer le visage de ces hommes, de ces femmes jusqu'au grotesque ce n'est pas l'essence de la condition humaine mais la disparition même de la vie. Je voudrais ici citer quelques répliques, moments clés où cette disparition est particulièrement mise en lumière. Veronika Bokor (à son époux) : "Je suis femme. Tu es homme. Nous deux, toi et moi nous pouvons en faire un troisième, c'est dans l'ordre des choses". Seulement, quelque chose est advenu à l'humanité, à la civilisation, à l'espèce et nous voici au coeur du monde à l'envers : c'est lui - le CHEMIN DE FER qui est l'important - le trait de génie de la pièce ce sera tout à l'heure, en guise de conclusion, le sommeil de Péter qui dormira debout. Comme il arrive aux hommes dans les tranchées, pendant le récit de la naissance du Chemin de Fer. Le temps d'une pièce, le retour d'un vieil homme désabusé et la nature reprend ses droits. Les nerfs lâchent - légitime défense - Péter dort d'avoir forcé la machine, le corps libère l'esprit. Le Chemin de Fer - métaphore de la Modernité ou du Parti - exigeait de l'homme qu'il fût autre. La morale de la fable ? Örkény interroge les chances de cohabitation de la Modernité et de la figure de l'homme, généralement admise, en dehors de toute éthique. Aucun militantisme n'affleure. Ici sur la scène, comme à Athènes, on entre en discussion avec la Cité. Ces chances pour Örkény sont nulles, à moins que des êtres nouveaux ne fassent leur apparition, des êtres qui ressembleraient un peu à la fille de Erzsébet Orbán.

Un exemple très frappant de ce regard posé sur le monde se trouve dans la famille Tót. Le Commandant malade des nerfs, épuisé par la tension du front et la menace des raids partisans (la seule forme d'assaut qui peut être menée

campour battant par des intellectuels ou des artistes dignes de ce nom) se repose dans un petit village de montagne, isolé du pays et du monde. Il invente l'ergothérapie ! Toute la famille est sommée sous peine de perdre son fils de participer à la cure! Il faut, minute après minute, accomplir ce rituel que les Temps Modernes imposent aux plus défavorisés: faire des boîtes, émarger. Le jeu de mot ne fonctionne qu'en français, tant pis, pour une fois la traduction sert le texte! Tôt n'en peut plus, lui qui ne possède pas comme les femmes cette capacité incroyable de trouver la parade à toute situation, lui qui ignore le système D comme Défense passive, il craque. Comme le Commandant son bourreau, sa victime prochaine mais aussi son semblable, son frère. Ses nerfs lâchent. C'est la détente obligée. Il a sommeil. Il doit dormir. Il bâille. Le Commandant devenu fonction applique à l'arrière les méthodes du front: empêcher à tout prix les sentinelles de dormir.

Et ce qui est admirable, ce sera la réplique de Mariska, qui un instant se souvient - petite fille de la montagne - de ses ancêtres et prononce en cette assemblée de tous les mots simples des filles de Pourrat, de Pagnol. Soudain, comme Veronika réclamait un enfant à son époux au nom de l'espèce, celle-ci répond au bouffon de la manière la plus pure et la plus naturelle:

Le Commandant: *C'est que, question de bâiller ou de ne pas bâiller je ne suis pas un spécialiste. Tenez, au front, les soldats qui sont de faction la nuit, eh bien ils ont tendance à bâiller. En quoi ils ont tort. Car qui bâille s'endort, et qui s'endort est fusillé. (Il rit) En fait le commandant est un bonhomme qui ne veut pas punir ses braves soldats.*

Ici, bien entendu, c'est un peu différent. Le risque est moins grave... Quoique... Le procédé que j'ai mis au point dans mon bataillon est le suivant. Toutes les sentinelles ont un noyau de prune dans la bouche ! Au moment de la relève, la garde descendante passe la consigne et le noyau de prune à la garde montante. (Il examine la bouche de Tôt). Vous n'auriez pas quelques noyaux de prunes, ma chère Mariska ?

Mariska: *Je regrette, monsieur le Commandant. Mais la saison des prunes est finie... et la saison des pêches n'est pas encore ouverte...*

De plein fouet la réplique bouleverse le registre, la scène burlesque se fait douce-amère, et Mariska est sauvée par cette réplique qui la rend enfin et pour une fois unique, à elle-même.

Si nous aimons Mimi Bokor, la mère abusive c'est pour l'avoir entendu dire en lever de rideau : *Je suis Mimi Bokor la femme de Miklós Bokor... Savez-vous où se trouve Borsa? Bon, cela n'a pas d'importance. Nous y avons un noyer, un seul. Je faisais cuire des noix quand elles étaient encore vertes, je les roulais dans du miel et je fourrais chacune dans une pomme, à laquelle j'avais enlevé le trognon; puis vite au four! Nous n'avions qu'un seul noyer et une table grande comme ça, mais il y avait de la place pour chacun de nous. Mon Dieu, comme nous étions nombreux, pourtant! A Noël, nous avons ma belle-mère, mon beau-père, puis Miklós, Judith, son parrain et ici c'était ma place... Mais il y aurait eu de la place pour ma grand-mère si seulement je l'avais connue, et pour mon petit frère s'il n'était pas mort de la rougeole, et encore pour deux ou trois gosses que j'aurais mis au monde, si nous*

étions restés là-bas, avec notre noyer, nos dîners de pommes au four, notre unique cochon que je tuais chaque année, parce que lui le maître de céans pendant qu'il l'engraissait, il le prenait tellement en affection qu'il disait qu'il voulait bien le flamber après mais quant à le tuer, ah ça non, jamais!... Alors moi, bien que je ne sois qu'une femme, je le piquais, moi, au cou! Oui, j'ai tué pour eux et je serais prête à le faire encore, s'il le fallait, et pas seulement un cochon, mais même un homme, s'il y avait pour quoi et pour qui...

Voilà, tout est dit. Le Paradis Perdu a nom Borsa, un lieu d'arbres plantés, où chacun possède sa place, sa fonction, un lieu, une fonction, une place digne que l'on se batte pour la conserver. Banales les ambitions de Mimi Bokor, étriquées il va sans dire, mais la dérégulation, la folie de la vie citadine, la modernité qui place les vieux en "centres de fin de vie" et préserve ses fils d'une mort prématurée afin que ceux-ci souffrent et meurent sans transmettre les lares... Borsa... un idéal terrestre ? Une réalité dont chacun entendait l'origine et la finalité. Après tout est-ce autre chose que cela, le seul Paradis auquel des petits hommes en toute légitimité peuvent prétendre ? Qu'apporte-t-il de plus à l'homme que la panique et la folie, ce Chemin de Fer que nous n'avons pas su domestiquer. Plus je relis Örkény, plus je songe à Kipling. Mimi saisie par le Chemin de Fer a gagné un mari en exil de lui-même, ancien héros du Chemin de Fer accusé, dégradé, réhabilité, qui ne dort ni ne vit, une fille unique, rebelle il va sans dire, qui refuse la tristesse et court à sa perte, l'exigence au coeur ? Folle qui prétend au bonheur. Folle qui prétend que son tour est venu, et le prétend en acte. Rebelle, elle affirme que servir, être utile est le mot de la fin. A la sauvage, à celle qui s'insurge et refuse et voir sa personne confondue avec la machine, Mimi la mère qui ne s'est point battue quand la vie l'a spoliée, femme malheureuse que les circonstances ont laissée exsangue, offre l'éternité gâteuse de l'enfance. Les mères abusives peuplent le théâtre d'Örkény, elles empoisonnent la terre, mettant à mort les fils, les filles. Ce n'est point de psychanalyse qu'il est question ici mais de responsabilité.

Comment une morte engendrerait-elle ? Comment celle qui a souffert enseignerait-elle le chemin de la vie, ce mélange doux-amer d'horreur et de splendeur. La démence et la haine, la mesquinerie, la sottise sont au bout du service inutile. La transmission s'achève ici. La seule intelligence de la modernité consiste en l'appauvrissement des réserves humaines. Les vieux peuples saisis par le progrès sont des ventres stériles capables de ne mettre au bas monde que l'immonde bête. Le service inutile opprime les coeurs, froisse les âmes, et les âmes se révoltent dans l'ombre. Nationalisme et sa kyrielle de maux sont annoncés. Bonne chance aux fils de Judith Bokor! Les hommes qu'Etat ou Capitalisme spolient de leur terre, sentent confusément que c'est de la planète entière qu'on les prive. Örkény connaît que microcosme et macrocosme se mesurent à même aune.

Classique par l'art de métaphoriser ses peintures intimistes, le Théâtre d'Örkény servirait s'il était monté. Mais monté, il faudrait prendre garde de ne point laisser la machine burlesque, carnavalesque, en recouvrir le sens le plus profond. Le génie consiste en la cohabitation impossible de deux genres, opposant

machines à broyer et individus qui se revendiquent sujets autonomes d'une Histoire à ériger. Petite musique du coeur et drame historique, ces pièces sont nôtres qui narrent le vingtième siècle et se permettent le luxe de ne point avoir pris une ride malgré la chute de certain mur, malgré une certaine ouverture à l'est.

En 1987, le premier MacDonald à capitaux entièrement américains ouvrait ses portes à Budapest. L'horizon macdonalds célèbre la fin de la guerre froide, cimenter le nouvel axe nord, le rêve d'un empire européen, le marché de l'Est s'ouvre aux investisseurs. Et l'on verra que le Chemin de Fer peut être entendu aujourd'hui comme Capital. Quand le Théâtre se donne pour tâche de faire entendre la musique du coeur, c'est l'histoire qui fait son entrée. La cerisaie sera vendue puisqu'un monde se meurt. Le passage du temps, le vieillissement des personnages s'effectue au rythme du monde. Borsa, Lulla, ce petit village de montagne où les Tót représentèrent le modèle d'une famille parfaite, ont vu grandir Gizi et Erzsi les plus belles du canton et ne les ont pas retenues. Mimi aussi a abandonné la place qui depuis des générations était sienne au cimetière de Borsa. Les Tót continueront-ils à vivre dans ce village qui fut le témoin de leur lâcheté, leurs trahisons les uns envers les autres, témoin aussi d'un meurtre ? Pour moi j'en doute, il n'importe. Ce qui a eu lieu a bouleversé l'harmonie, le pacte conclu jadis pour eux, dont ils étaient dépositaires et qu'ils se sont laissé arracher par le vent de l'histoire. A l'heure de mourir, c'est vers ces coins de terre qu'ils s'en retournent tous : Pál veut aller à la pêche et attendre la mort quand le soleil se couche. Déclin de l'Occident. Tout mouvement était inutile. La douleur est au bout du voyage, à la genèse du monde, à sa propre jeunesse le sujet moderne réclame les images qui accolées au mot "bonheur" jureront le moins. Une infinie tristesse irradie les pièces d'Örkény malgré la belle machine à faire rire. La vie n'a point été pour ces hommes, ces femmes une partie que l'on gagne, une tranche de vie qu'on arrache au néant avant de s'en aller, mais un engluement quotidien, une spirale qui très doucement vous mène au fond du puits. Le simulacre, la danse de la vie, le carnaval où l'on mime la joie, les sentiments. Une danse de vie qui aurait, fonctionnant à l'envers, la fonction exacte des danses macabres. Mais la mort, la dissolution est devenue le réel et le théâtre, la vie. La puissance de cette oeuvre réside dans cette inversion. Soeur d'Euripide elle oppose le coeur et l'histoire, elle est aussi la continuatrice de l'oeuvre d'Adamov et nous fait entrevoir ce qu'eût été le rituel selon M. Genet si sa Différence au monde lui avait permis de regarder l'espèce et non le seul sexe. La tentative d'Örkény confine à la génialité : il a su poser sur l'humain un regard de tendresse mais ne point succomber au piège du sentimentalisme, il a su être un politique, sans être un doctrinaire, il a su faire de ses personnages et des hommes et des spectres. Il a su nous faire rire et il nous glace l'âme, tirant en vain une sonnette d'alarme contre ce monde annoncé où rien de ce qui nous faisait hommes n'a surnagé. Il rejoint Beckett, quand celui-ci se refuse à continuer la partie, il illustre la phrase essentielle du théâtre de Montherlant s'effrayant du "service inutile". Örkény est un grand. Ce qu'en yiddish on appelle un *mensch*. Il est venu, il a vu, il a souffert. Il est né, il a souffert, il est mort, et en passant nous

a tendu un miroir fidèle de nos âmes ravagées par le torrent de la modernité. Son Théâtre appelle à la résistance. Demain *La Fontaine, l'âne, le Roi et l'homme seront morts*, ce qui importe c'est de vivre mieux afin de moins mal mourir, à défaut de pouvoir choisir son destin et radoter sur le libre choix.